

Préface

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne**

Band (Jahr): **3 (1762)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



P R E F A C E.

TROIS années se sont écoulées depuis la fondation de notre Société. Avons-nous réussi à exciter parmi les Citoyens aisés de notre Patrie, le goût des occupations rurales ? Nos essais ont-ils répandus de nouvelles lumières, sur l'art important de l'agriculture, parmi la classe respectable des laborieux cultivateurs ? Nous ne déciderons pas absolument ces questions ; mais après en avoir pris occasion de mettre dans leur vrai jour les vuës de notre zèle bien intentionné, nous peserons les motifs d'espérance, qui soutiennent nos foibles travaux.

S'il se trouve des personnes gouvernées par une imagination impatiente, qui, à la simple annonce d'une Société, se promettent une réformation subite dans les méthodes reçues, & s'étonnent de la lenteur des recherches, qui n'aboutissent souvent qu'à confirmer des principes simples & déjà

établis , il se rencontre aussi un nombre beaucoup plus grand de personnes, que toute idée de nouveauté allarme ou choque, & qui, par un préjugé, dont la source est dans l'indolence, la paresse ou l'amour propre, aiment à prévoir les mauvais succès d'un zèle, qu'ils dédaignent, parce qu'ils n'en trouvent pas le germe dans leur cœur.

Il est encore de ces Citoyens oisifs ou frivoles, qui se doutent à peine, que la nature, en reproduisant chaque année les moissons de nos champs & l'émail de nos prairies, ne fasse que rendre à l'homme le prix de son travail; ils semblent ignorer que l'agriculture soit un art, & vous ne les persuaderez pas aisément que cet art, si nécessaire & si longtems cultivé, puisse être susceptible d'un nouveau degré de perfection. On prétend que l'agriculture n'est point sujette à ces revolutions qu'essuient les arts frivoles du luxe; on se persuade que les guerres ne font qu'en suspendre l'exercice, & que la paix aussi-tôt la fait revivre: Delà on conclut que chaque peuple doit connoître à fond les ressources qu'il peut espérer de cette portion de la terre, qu'il cultive depuis tant de siècles.

D'au-

D'autres personnes mieux instruites de l'état actuel de notre agriculture nous objectent, que si cette première industrie & les arts qui en dépendent, se trouvent en décadence quelque part, cet état de langueur peut avoir sa source dans un vice de la constitution ou des mœurs, qu'une Société de quelques Citoyens zélés entreprendroit vainement ou imprudemment de corriger. Quelques personnes sages se persuadent même fortement, que la culture d'un pays, quoique susceptible de quelque augmentation, se trouvant en balance avec les besoins d'une nation, il seroit désavantageux de faire tomber le prix des premières denrées, en multipliant les productions de la terre. C'est ici le lieu le plus convenable de répondre à ces diverses objections; ces réponses ne demandent pas des discussions bien longues.

Si le degré de perfection d'un art se mesuroit par l'époque de tems écoulé depuis sa première invention, toutes les connoissances humaines devroient être arrivées à un point supérieur; & en général il seroit à présumer, qu'après les expériences accumulées de tant de générations successives,

les hommes devroient tous être très sages & très heureux. Il ne fuffit pas d'ailleurs, pour décider de l'utilité de nos recherches, de prouver que dans tel fiécle, ou chez tel peuple cultivateur, cette première industrie ait été très floriffante; c'est de notre fiécle, c'est de notre patrie dont il s'agit. Mettre nos compatriotes à portée de profiter de l'exemple des nations plus avancées dans ces connoiffances fi nécessaires au bonheur des peuples; voilà notre principale tâche. Les principes de l'agriculture, fupofés connus, nous préfumons qu'il peut y avoir des pratiques, très utiles, ignorées ou négligées en Suisse, & que nous pouvons prêter la main à l'industrie de nos compatriotes, en leur fourniffant des moyens plus efficaces ou plus abrégés.

C'est une erreur de fupofier que l'agriculture ait été le premier des arts cultivés & perfectionnés par les hommes. Cette fupofition est contredite par l'histoire des premiers fiécles chez toutes les nations. La culture paifible des champs est le fruit de la formation des Sociétés civilifées. Lors qu'une nation fe livre à l'agriculture, c'est que les conftitutions civiles font déjà formées

mées & se perfectionnent. Ce n'est pas une moindre erreur de croire que les révolutions sanglantes n'apportent à cet art nourricier qu'une suspension passagère. Il ne peut que languir dans les pays, qui ne jouissent pas d'une destinée libre ou au moins tranquille. Malheureusement l'Europe, pendant quinze siècles & plus, a été agitée par des révolutions destructives pour l'agriculture.

Elle étoit négligée, méprisée même, de ces nations nombreuses qui foulèrent aux pieds la grandeur de Rome. Les allarmes, qu'ils n'avoient cessé de répandre sur les frontières de l'Empire, avoient interrompu la culture des terres, dont nos ancêtres venoient à peine d'apprendre l'art des Romains leurs vainqueurs. Quand ces essaims de conquérans se furent établis dans les provinces dévastées, les foibles restes des anciens habitans, confondus avec leurs nouveaux maîtres, découragés par les malheurs éprouvés, accablés par les ténèbres de l'ignorance, qui couvrit l'Europe entière, ne retrouvèrent pas sitôt leur première industrie.

A cet épuisement succéderent les guerres civiles, causées par le vice du système féo-

dal, & entretenuës par l'ambitieufe émulation des Evêques & des Rois. Durant ces troubles, chaque petit Comté devint le théâtre fanglant de quelque violence impunie. Ces horribles diffentions furent enfuite fufpenduës par la trifte folie des Croifades. Des Moines fanatiques perfuaderent aux peuples crédules d'abandonner la culture des terres, & des Princes foibles ou fuperftitieux donnerent l'exemple de cette défertion de la patrie.

Bientôt les Chrêtiens, tournerent contre eux-mêmes ces armes criminellement confacrées à leur foi, les guerres civiles furent renouvelées avec fureur; & la Religion en devint encore le fignal ou le prétexte. Penfe-t-on que parmi ces troubles afreux, ces dévafiations redoublées, cette dépopulation continuelle, l'agriculture ait pû faire des progrès.

Lors que l'épuilement ramenoit les nations à la tolérance & à la paix publique, la découverte d'un nouveau monde vint malheureufement tenter la cupidité des Rois; l'avarice à fon tour dépeupla l'Europe, que les fureurs de l'ambition & du fanatisme avoient fi longtems déchirée. En-

core

core aujourd'hui les principales nations de notre continent s'épuisent pour réparer la défolation de ce nouveau monde, qu'elles ont trouvé fans culture, ou qu'elles ont elles mêmes dévasté. Ces mêmes peuples qui se croient policés & éclairés, trop peu nombreux pour jouir de leurs propres terres, continuent à se disputer avec acharnement des déserts éloignés, qui appartiennent à d'autres nations, qu'on traite de sauvages.

Dans cette triste énumération des malheurs de l'Europe, nous n'avons point compris ces guerres constantes, que la jalouse inquiétude des voisins, une émulation trop ambitieuse des Rois, ou de leurs Ministres excitent tous les jours, & prolongent si opiniâtrément, pour l'entière destruction de la culture des provinces, qui sont le théâtre de ces sanglantes querelles.

Il ne faut pas croire que notre patrie ait été exempte des funestes effets de tant de révolutions fatales au repos de l'Europe. Helas ! nos ancêtres, comme nous, se livroient au coupable penchant de prendre part aux dissensions des autres peuples. Encore aujourd'hui les guerres de l'Europe

& les colonies Européennes , dans le nouveau monde , nous enlèvent impunément notre argent & nos hommes.

C'est une grande erreur , sans doute , de supposer que dans tous les pays , l'agriculture répare promptement ses pertes , & que si la pratique en est interrompue par les calamités publiques , sa théorie toute simple ne se perd ou ne s'oublie jamais. Il est vrai que ses principes sont simples , & c'est ainsi que nous cherchons à les faire connoître. Mais il faut de l'industrie pour les appliquer avec le plus grand avantage , & plus d'un obstacle politique , civil & moral , peuvent arrêter cette activité éclairée , cette émulation laborieuse , qui fait aimer le travail dans le même tems qu'elle en multiplie & perfectionne les fruits. Souvent la superstition , l'habitude & l'orgueil du préjugé mettent le bandeau sur les yeux des hommes. La cruauté des vainqueurs ne nuit pas plus à cet égard que les rigueurs d'un despotisme , qui chargent de chaînes pesantes des mains , qui doivent être libres pour travailler avec succès & avec plaisir ; ainsi par la faute de quelques nations & pour le malheur du plus grand nombre

d'au-

d'autres , les arts les plus nécessaires à leur félicité ont été le plus longtems négligés.

Souvent même dans des pays , tel que le nôtre , qui jouissent d'une liberté parfaite , des usages anciens & trop respectés sous ce titre , une sécurité indolente , entretenüe par une longue paix , des causes lentes & imperceptibles de découragement ou de dépopulation , peuvent hâter la décadence de l'agriculture comme celle des arts. C'est déjà retrograder & perdre quand l'industrie d'une nation s'arrête , tandis que celle de ses voisins fait sans cesse de nouveaux progrès.

Mais ces erreurs , ces causes destructives , ces maux secrets de la nation , sont-ils de nature à pouvoir être combattus avec bienfaisance & avec succès par le zèle de quelques citoyens ? Oui , sans doute ; très souvent même , chez des peuples méfians à proportion de leur attachement à la liberté ; l'autorité attaqueroit vainement des préjugés habituels , si les esprits ne sont pas disposés d'avance à s'en dépouiller. Souvent aussi des particuliers , dont l'attention n'est pas absorbée par les soins continuels & infinis , qu'exigent des Pères de la patrie

trie les grands objets du gouvernement, font mieux en état de rechercher les causes compliquées de quelques inconvéniens de détail, & les moyens les plus faciles d'y remédier. Le bonheur de vivre sous des chefs attentifs & éclairés, ne doit jamais nous dispenser d'un amour pour la Patrie actif & vigilant. Encore moins devons-nous épargner nos soins, lors que les regards d'un Souverain bienfaisant nous invitent à proposer modestement nos essais & nos vuës. En Angleterte, en Suède, en Dannemarc, & tout nouvellement en France, les établissemens les plus importans pour ranimer l'agriculture & l'industrie ont dû leur naissance au zèle de quelques particuliers, avant que l'aveu du Souverain y mit le sceau. Les mêmes moyens y ont été employés, dont nous cherchons à faire usage. Une réunion de travail sous la forme d'une Société, des prix proposés pour exciter les talens par l'émulation, voilà quelle a été à peu près par tout la marche des efforts surprenants, que font aujourd'hui les nations les plus florissantes, pour se surpasser dans les ressources, qui constituent leur vraie puissance. Mais avant de parler des exemples
que

que nous nous sommes proposés , & des moyens d'imitation qui sont dans notre pouvoir , il nous reste une proposition à examiner , qui , si elle étoit vraie , rendroit chimérique & nos peines & les principes auxquels nous les consacrons.

On nous objecte , que si l'agriculture étoit déjà portée dans la Suisse au plus haut degré de perfection , dont la nature du sol est susceptible , il seroit inutile de s'occuper des moyens de la perfectionner ; que si le succès de cette culture est proportionné à l'état de population d'un pays & aux voies d'écoulement chez l'étranger , il est absurde d'inviter les habitans à la pousser plus loin.

Nous pourrions opposer à ces doutes des suppositions bien mieux fondées , & sans contredit plus vraisemblables. Nous doutons , par exemple , que l'industrie des cultivateurs puisse être appelée parfaite dans un pays , où tant de forêts mal œconomisées occupent un terrain propre au labour & à la culture ; où de vastes marais attendent inutilement qu'on les mette en valeur , par un travail peu couteux ; où dans quelques endroits encore , des ruisseaux
errent

errent sans profit au milieu des brouffailles ; où la distance d'une colonie ou d'un village à l'autre est occupée par des déserts communs , par des champs cultivés péniblement , & avec peu de profit , par des prairies vastes mais épuisées , nourrissant à peine quelques troupeaux languissans , tandis qu'avec le secours des mains industrieuses , elles fourniroient à l'entretien abondant de nouvelles colonies. On se hâte trop de juger de l'agriculture d'un pays par l'état florissant de quelques districts , qui environnent les villes , ou de certaines vallées. La comparaison de ces lieux favorisés par la nature ou par le hazard de quelques circonstances politiques , avec d'autres lieux souvent leurs voisins , prouve d'autant mieux que l'industrie doit venir au secours de la culture négligée dans ces lieux.

Que l'on n'objecte plus aux conseils proposés aux cultivateurs , la stérilité de nos terres & l'ingratitude de notre climat ; une variété presque infinie de situations dans l'exposition & dans la nature de nos terres , nous excite , au contraire , à varier les moyens de les faire valoir , & nous donne des espérances de succès pour des tentatives

tives de plus d'un genre. Que difons-nous? L'expérience ne parle-t-elle pas à nos yeux? Nous avons vû depuis un petit nombre d'années quelques nouvelles branches de l'agriculture se perfectionner parmi nous; la culture des patates est devenuë générale, les prairies artificielles font la richesse de plusieurs paroiffes du Pays de Vaud, du Comté de Neuchâtel & de quelques autres cantons. Le fecret de fertilifer les terres par leur mélange & particulièrement par l'ufage de la marne est devenu la grande reflource de plusieurs cultivateurs. Ces exemples doivent encourager pour d'autres tentatives. Notre Recueil indiquera des effais de nouvelle culture couronnés par le fuccès, & bien d'autres expériences encore à faire.

Dans le tems que les Anglois achettoient de l'étranger une bonne partie de leur pain, il fe fera trouvé vraifemblablement parmi eux des gens bien perfuadés que leur agriculture étoit affez parfaite; cependant l'induftrie excitée, foutenuë, encouragée par la faveur de divers avantages bien entendus, a mis les terres aujourd'hui au point de produire des recoltes fi abondantes, que

que le superflus de la nation fait un des objets les plus importants de son commerce d'exportation.

Cette réflexion nous conduit au dernier retranchement de ceux qui doutent de l'utilité de nos soins pour perfectionner parmi nous l'agriculture & les arts qui marchent à sa suite. On nous objecte, que chez une nation établie au centre du continent, & environnée de pays plus fertiles que celui qu'elle habite, par le défaut de portes pour l'écoulement du superflus, l'augmentation des productions ne produiroit que l'avilissement des denrées, & conduiroit à un nouveau découragement de la culture.

Si nous avons des voisins mieux favorisés que nous par la nature, nous en avons dont les pays ne produisent ni des grains ni des vins, ou trop peu pour leurs besoins. Le territoire de quelques-uns est même trop borné, pour faire une ressource de leur économie: si des moissons plus abondantes nous mettent en état de leur en offrir une portion, pourquoi douterions nous que ces voisins, liés d'intérêt & pour ainsi dire de sang, avec nous, ne la recussent pas de nos mains, au prix qu'ils en

en payent à des étrangers plus éloignés, chez lesquels ils sont obligés d'aller chercher souvent leurs denrées à grand fraix (*). Quand nous aurons perfectionné les moyens de rendre la variation des prix de nos grains moins subite & moins frapante, & de fixer ces prix autour de ce juste point, dans lequel ils ne font ni onéreux aux citoyens, ni défavantageux aux cultivateurs; alors seulement on pourra mettre en problème si une nouvelle augmentation des productions de nos terres fera avantageuse, ou non relativement au rapport de celles-ci. Mais tandis que notre pays, dont une si grande partie est propre à la culture des bleds, ne fournit pas, dans les années abondantes, une provision suffisante pour balancer seulement les disettes passagères de quelques moissons moins riches, & que les révolutions dans les prix sont si grandes & si rapides, nous sommes bien éloignés encore de la crainte que nos voisins ne refusent le partage de notre superflu. Nous devons donc tâcher de nous assurer premièrement pour nous mêmes, par une meilleure culture, la certitude de notre nourriture, qui fait une

(*) Voyez page 70. 71. de ce volume.

partie aussi essentielle de la liberté politique d'un peuple, & de son indépendance des étrangers.

Les ressources d'une bonne culture sont d'ailleurs infinies, & le pain n'est pas le seul revenu de la terre. La Providence, en donnant à cette terre des forces suffisantes pour des productions variées à l'infini, paroît l'avoir destinée à nourrir abondamment une race d'hommes, bien plus nombreuse que cette race inquiète & acharnée à se disputer la propriété passagère d'un terrain superflu.

Considérons le peu d'articles d'exportation, qui doivent balancer ces besoins, nous pourrions dire innombrables, de nécessité ou de fantaisie, pour lesquels nous nous assujettissons à des contributions immenses envers nos voisins. Examinons ensuite, si dans ce petit nombre de branches de notre industrie, il ne s'en trouve aucune, qui par notre négligence, risque de passer en d'autres mains. La culture du lin & la fabrication des toiles sont diminuées, & se seroient perduës irrévocablement, si l'on n'y avoit apporté une attention sérieuse. Que dirons-nous de la culture perfectionnée
des

des prairies, soit naturelles soit artificielles, cette baze de toute l'agriculture? Quelle source inépuisable de richesses ne deviendrait-elle point pour nous, en étendant le commerce de nos chevaux, de nos bœufs, de nos fromages, de nos laines &c.? Surtout quand nous nous appliquerons à perfectionner les races de ces animaux utiles, comme les encouragemens prévenans du Souverain nous y invitent. Il seroit superflu de pousser plus loin l'application détaillée de ce principe, aussi vrai qu'important, de l'inépuisable fécondité de la terre, & de la variété infinie de ses ressources, lorsqu'elle est cultivée par des mains industrielles. N'oublions jamais, que le point, où l'industrie s'arrête, est le premier point de sa décadence, & que sans une réaction égale, sans des efforts soutenus de notre part, l'activité de nos voisins fera tous ces progrès à nos dépens.

Jamais peut-être à cet égard, l'émulation n'a été plus grande entre les nations. Nous observons aujourd'hui une fermentation générale dans les esprits, qui tend à une révolution pour le bien de l'humanité. Le génie, appliqué successivement à toutes les

sciences spéculatives , se fixe aujourd'hui par préférence , sur des recherches relatives aux intérêts directs de la Société. Une foule d'excellens esprits & de bons Auteurs ont fait du commerce, des arts, des finances, de toutes les ressources de la puissance d'un Etat, leur plus grande ou leur unique étude. Tant de voix se sont élevées de tout côté, qu'on est parvenu à persuader aux Rois de mesurer la force de leur sceptre par le nombre & le bien-être de leurs sujets. Ce n'est plus aujourd'hui que par de nombreuses troupes & à force de retranchemens , que les divers Etats assurent leur liberté publique & protègent leurs frontieres. Cet appareil guerrier ne se soutient qu'à force d'hommes & d'argent ; les finances dépendent de l'industrie comme les recrues de la population, & le principe de cette double ressource de toute puissance est dans l'agriculture. Des alliances , des victoires, de nouvelles conquêtes même , ne donnent à une nation qu'une puissance momentanée & précaire ; les revenus d'une industrie redoublée, d'un commerce étendu , les heureux effets d'une administration vigilante & active, augmentent la puissance relative d'un

d'un Etat, mais cette puissance encore n'est que conditionnelle & dépendante ; il n'y a que les ressources de la terre & la force de la population , qui puissent être regardés comme les fondemens d'une puissance positive & sûre , & qui donnent à une Nation les moyens de se suffire à elle-même.

Il y a longtems, sans doute, que cette vérité étoit connue, mais aujourd'hui plus que jamais, les Peres des peuples & leurs Ministres lui rendent hommage. On avoit longtems envisagé le commerce (†) & l'industrie qui en est la baze, comme des moyens suffisans pour peupler un Etat & pour l'enrichir ; cette erreur étoit autorisée par l'opinion de plusieurs grands hommes. Aujourd'hui l'agriculture est reconnue avec tous ses droits, comme la vraie source de la population & des richesses. Heureux les hommes, quand tous les Princes seront convaincus, qu'ils trouvent leur compte, à faire jouir les sujets de la liberté nécessaire pour se livrer sans crainte aux plaisirs

† † 3 de

(†) „ C'est à une espèce de préférence donnée au „ commerce qu'il faut en partie attribuer chez nous „ le dépérissement de l'agriculture. Nous avons mis „ la conséquence avant le principe”. *L'agronomie & l'industrie ; Corps d'observation*, Tom. I. Preface p. XIV. *ib. arts* 1. p. preface p. XV. XVI.

de l'œconomie champêtre, & aux devoirs attachés à l'état de Pere.

Si de nouvelles vuës de culture, de commerce & de police relativement aux arts, augmentent chaque jour encore, sous nos yeux, la puissance & la félicité de plusieurs Nations de l'Europe, qu'est-il besoin d'apporter d'autres preuves de l'utilité des encouragemens, pour perfectionner l'agriculture & l'industrie? Et que risquons-nous de profiter de leur exemple?

La *Suède* a été le premier pays peut-être, où une Académie vouée aux sciences s'est occupée à indiquer à la puissance législative les moyens de tirer le plus grand avantage des productions de la terre. Les Savans y ont véritablement consacré leurs lumieres au bien de la Patrie, & leurs recherches, soutenues par les Etats, ont produit de vraies richesses pour la Nation, par les nouveaux moyens découverts pour perfectionner les fruits naturels du pays, ou pour y naturaliser des productions étrangères. On a cru que cette partie de la Philosophie pratique & de l'Histoire naturelle méritoit de faire l'objet des études de ceux qui se consacroient au St. Ministère pour
la

la campagne. Des Professeurs & des examens publics ont été établis dans cette vuë.

Le Roi de *Dannemarck*, F R E D E R I C V. est attentif à augmenter le bonheur de ses Sujets par la protection qu'il accorde à l'agriculture & à l'industrie. Ce Monarque est secondé dans ses vuës par les lumières d'un grand Ministre, qui, comme S U L L Y, estime " que l'abondance des choses nécessaires & celle du peuple font la force réelle de l'Etat ". Les défrichemens, les desséchemens des marais, les nouvelles plantations, tous les établissemens utiles, sont encouragés par des recompenses Royales. Divers Edits, tous également sages, ont enlevés les obstacles civils & politiques qui s'oposoient aux progrès de l'agriculture. Le Roi a établi des manufactures de divers genres, & des magasins, où sont déposées les laines qu'on achette des Payfans, en récompensant ceux qui en aportent le plus & de la plus belle qualité. Des écoles ont été érigées pour élever des Payfans pauvres & les former aux travaux de la campagne. Une Académie, présidée par le grand Maréchal de la Cour, propose des questions importantes, distribué des prix, est con-

sultée par le Gouvernement, & présentée des projets utiles.

Mais de toutes les nations policées, la nation Britannique est celle qui nous offre l'exemple le plus brillant d'une industrie sage dans le choix des moyens, & rapide dans ses succès. Depuis le milieu du siècle passé, les Rois, le Parlement, les Grands & la Nation entière n'ont cessés de donner l'attention la plus sérieuse pour faire fleurir non seulement leur navigation & leur commerce, mais tous les arts, & surtout l'agriculture, comme le tronc qui fournit la vie à toutes les branches. Des primes généreuses ont été presque les seuls ressorts employés chez les Anglois pour faire réussir les établissemens les plus glorieux & les plus utiles. Par ce moyen si simple, mais plus efficace qu'on ne le soupçonne communément, ils se sont mis en état de fournir en tems de paix à des nations rivales, le pain qu'ils avoient été obligés d'en recevoir, en accordant des recompenses à l'exportation. Ces recompenses publiques sont toujours un excellent motif pour exciter le génie & les talens; moins par le profit qu'elles apportent à ceux qui les obtiennent, que par

par le témoignage flatteur de l'approbation des juges & de l'estime de la nation.

La même chaleur, le même zèle s'est manifesté en *Irlande* (*), dans plusieurs par-

(*) La Société de *Dublin* en *Irlande*, la plus ancienne de toutes les Sociétés d'agriculture, doit son établissement à l'association de 200. des principaux Seigneurs de ce Royaume. Elle donne ses observations sous la forme d'une feuille périodique, qui paroît tous les Mardis depuis le 4. Janvier 1736. cette Société distribue des primes.

A *Clarc*, le principal lieu d'un Comté de ce nom, aussi en *Irlande*, se trouve une Société, qui a pour objet principal l'encouragement de la fabrique des toiles de lin. Cette Société a fait annoncer en Octobre 1760 qu'elle distribueroit tous les ans 500. rouets & devidoirs, & qu'elle donneroit des primes à ceux qui auroient vendu la plus grande quantité de graine linette, ou graine de lin, au plus bas prix, à de pauvres cultivateurs, en en garantissant la bonne qualité.

Le Comte de *Clarricarde* aussi en *Irlande*, a fait annoncer des Primes relativement à l'agriculture pour 1761. de la valeur de 123. L. Sterlings. *Lond. Chronicle*, vol. VIII. pag. 360.

Une Société, semblable à celle de *Dublin*, a été fondée à *Edimbourg* en *Ecosse*, longtems avant la naissance de la Société de *Londres*.

Le gouvernement en *Danemarck* à établi un Conseil d'œconomie à *Copenhague*, & un Collège d'agriculture à *Christiania*.

On s'occupe de l'œconomie dans diverses Académies d'*Allemagne*: la Société Royale de *Göttingue* distribue des prix sur des questions relatives à cet objet. Nous voyons aussi dans l'Electorat d'*Hanover* un exemple remarquable d'une générosité dirigée vers des buts

parties de l'*Allemagne*, en *Espagne*, dans la *France* chargée d'une guerre onéreuse, dans l'*Italie*, trop divisée peut-être, & retardée dans ses efforts par l'esprit ou les circonstances particulières des Gouvernemens, qui en partagent la propriété.

Si dans le sein des Nations soumises à une autorité absolue, ou chargées d'impositions, & trop souvent troublées dans leur œconomie par des guerres longues & fréquentes, il s'est trouvé un nombre de Citoyens assez courageux pour avertir & la nation & les maîtres de leurs vrais intérêts, mis en opposition mal-à-propos, ou pour encourager les peuples à redoubler leur travail & leur industrie; quel motif d'émulation pour nous, qui vivons libres & tranquilles, qui n'avons point à gémir du fardeau des impositions nécessairement apéfanties par les malheurs du tems, & qui pou-

véritablement nobles, dans la personne de M. le *Baron de Hobenthal*. V. les *Beytrage de Hamovre*, dans différens passages.

En *France*, les Etats de *Bretagne* ont donné l'exemple par l'établissement de la Société de *Rennes*. Le Roi vient d'en établir une à *Paris* & dans diverses autres généralités du Royaume.

Le Roi de *Sardaigne* a établi un Collège d'agriculture à *Turin*, & un Particulier en a fondé un semblable à *Fiorence*.

pouvant compter de recueillir les fruits de notre travail, sommes depuis longtems & ferons toujours, s'il plaît à la Providence, les spectateurs tranquilles, mais peut-être trop curieux, de ces guerres sanglantes, qui ne s'allument plus en Europe sans porter leurs flammes cruelles dans tous les continens, & au delà de toutes les mers.

L'histoire des différentes Sociétés d'agriculture est trop connue, pour qu'il puisse paroître nécessaire d'en rapporter ici quelques détails. Partout ces établissemens ont été soutenus par l'empressement généreux & patriote des Citoyens les plus attachés à leur patrie, protégés par les Souverains, comme des moyens d'augmenter la félicité des peuples, & soutenus par des marques publiques d'estime & d'encouragement de la part des Princes & des Etats.

Si toutes ces réflexions, si ces exemples des nations les plus florissantes ne fussent pas pour faire bien juger de notre établissement, au moins prouvent-ils l'importance de nos vues & la nécessité de chercher à les remplir d'une manière utile. Que l'impuissance d'égaliser les brillans efforts de quelques nations plus florissantes & plus

riches (†), ne nous détourne pas du dessein de les imiter, dans la proportion de la situation de notre patrie & de nos facultés. Nous n'osons pas évaluer la probabilité de nos succès; l'expérience en décidera. Mais sans un peu de confiance dans ces mêmes succès, le peu d'utilité, qu'on nous permet d'espérer de notre zèle, seroit encore perdue. Le public, aux yeux duquel nous allons exposer l'histoire de la naissance de cette Société, & le précis de la marche & des progrès de notre travail, jugera sans doute avec indulgence de nos efforts & rendra au moins justice à nos intentions.

Il se fait rarement des Etablissmens par prévoyance; nous ne sommes que médiocrement frappés par les objets, dans une perspective éloignée; nous ne songeons aux remèdes qu'après que le besoin a commencé à se faire sentir; encore alors notre inertie, quand elle n'est pas surmontée par l'in-

(†) La Société d'agriculture &c. de Londres distribue des primes pour la valeur de plusieurs mille livres Sterlings annuellement; à ne compter que les sommes énoncées dans l'énumération qui nous a été communiquée, & sans compter les primes fixées à raison de l'aunage, du poids & de la mesure, ce qui doit faire une somme bien plus grande encore que la première. Jamais, peut-être, Nation n'a fait un si bon usage de ses richesses.

L'intérêt de quelque passion , laisse-t-elle souvent croître à nos yeux des inconvéniens très sensibles, par le défaut d'ardeur ou de courage nécessaire pour surmonter quelques obstacles, qu'une imagination intimidée nous exagère. La défiance de nos propres forces peut souvent être vicieuse dans sa source ; elle peut naître d'un attachement trop fervile à cette opinion des hommes qui dépendra de nos succès ; notre amour-propre ne veut pas courir le risque de s'être trompé. On ne peut donc assez témoigner de reconnaissance à ces Citoyens zélés, qui, non contents de donner à des vues sages une approbation infructueuse, osent dans l'occasion regarder en face le préjugé & en braver les décisions impuissantes, dès qu'on les méprise. Il arrive assez fréquemment, que de bons esprits, trop prudens pour donner un exemple, s'empressent de suivre les traces & de soutenir les efforts d'un guide ardent & courageux. La volonté une fois mise en action, aussi-tôt le zèle & la patience font disparoître ces difficultés qu'on avoit crû invincibles. Les forces s'accroissent & s'accélèrent à raison des mouvemens tendans tous au même but ; les idées se déve-

dévelopent par l'examen, les conséquences s'enchainent aux principes, les opérations s'arrangent, les obstacles s'aplanissent; & bien-tôt on ne s'étonne plus d'avoir réussi. Telle est à peu près l'histoire de tous les Etablissmens, fondés par la réunion de plusieurs volontés libres & par une association de travail, mais qui ne sont pas appuyés d'une autorité suffisante pour en assurer l'exécution.

Nous devons cette justice au patriotisme de Mr. T S C H I F F E L I, secrétaire de la chambre suprême des causes matrimoniales, Vice-président perpétuel de notre Comitté, de le reconnoître publiquement pour le premier fondateur de notre Société, comme il en est encore un des principaux soutiens. En Decembre 1758. il invita, par les affiches hebdomadaires, ou la feuille d'avis de cette Ville, les amateurs de l'agriculture & les vrais Patriotes, de rassembler, par voye de souscription, un fond nécessaire pour distribuer des prix annuels à ceux qui donneroient la meilleure solution d'une question relative aux moyens de perfectionner notre agriculture: L'attention du public fut réveillée par cette annonce, on aplau-

aplaudit à son but , & le nombre des souscripteurs passa les esperances de M. T S C H I F F E L I , & celles des personnes qui l'avoient encouragé à fonder les dispositions de ses Concitoyens.

Alors étendant ses vues , & prévoyant en même tems la difficulté d'exécuter & de suivre dans une assemblée, trop nombreuse, les détails du travail, qu'il projettoit, ce vrai Citoyen demanda par un avis, qu'on fit circuler, le droit de se choisir parmi les souscripteurs six associés, qui à leur tour s'associeroient un pareil nombre de nouveaux Collègues, pour former ensemble un corps fixe, qui pût correspondre avec les cultivateurs du Canton, & appliquer leurs lumières sur l'état actuel de l'agriculture, à la recherche des moyens de la perfectionner. Son choix tomba sur Mr. E N G U E L , alors ancien Ballif d'*Arberg*, aujourd'hui Ballif d'*Eschallens*, le premier Président de cette Société naissante, si digne de nos respects par son désintéressement patriotique & par son zèle pour le bien public; sur M. H E R B O R T , alors ancien Directeur de *Roche*, aujourd'hui membre du petit Conseil; sur M. D E D I E S B A C H , de *Singe-*
rin-

ringuen, du grand Conseil; & sur Mrs. KOENIG, DE TAVEL de *Monbijou*, & TSCHARNER de *Kerfatz*, qu'il reconnoissoit pour les premier confidens & les promoteurs de ses projets. Ceux-ci s'associèrent encore M. M. SINNER, alors ancien Baillif d'*Interlachen*, aujourd'hui membre du petit Conseil; & DE WATTEVILLE, ancien Baillif de NIDAU; M. M. LIENHARDT Secrétaire de la Chambre suprême œconomique du pays allemand, STEIGUER d'*Aubonne* & de GRAFFENRIED, Seigneur de *Valaman*, tous du grand Conseil; enfin M. DE GRAFFENRIED Seigneur de *Bourgisten* : Ces Messieurs s'engagerent à s'appliquer plus particulièrement aux divers objets de l'établissement qu'ils venoient de former, & à en foutenir les fraix par une nouvelle contribution. Nos lecteurs verront, par les extraits des Actes de la Société, à la suite de cette préface, la marche progressive de notre institution & de nos travaux, par l'acquisition de nouveaux membres, par l'étenduë des correspondances, & par l'accroissement proportionel du zèle & des lumières des associés.

Les premières années ne pouvoient pas
enco-

encore produire des fruits bien abondans , & bien mûrs ; il falloit , pour nous servir des termes de notre art , trouver des ouvriers , sonder préparer les terres , avant d'en espérer d'heureuses récoltes. C'étoit assez pour notre encouragement d'avoir quelques preuves des dispositions générales de nos Compatriotes en faveur de notre projet , & de l'activité particulière de plusieurs de nos associés. Nous nous félicitons de la protection prévenante & déclarée de quelques Magistrats du premier rang dans la République , particulièrement de Messieurs FREUDENREICH , HERBERT , & de BONSTETTEN Sénateurs , & successivement nos Présidens ; de l'émulation empressée des Citoyens attachés à leur Patrie , à répondre à nos invitations , & de l'harmonie parfaite de tous les associés pour s'entr'aider dans l'exécution de leurs communs desseins (*).

† † †

Le

(*) Nous devons un témoignage particulier au zèle de MM. nos deux secrétaires , M. BERTRAND , & M. TSCHARNER , c'est sur eux que roulent les plus grands détails de la Société , & ils soutiennent avec une exactitude digne de la reconnaissance publique de la Société un genre de travail , quelque fois fort pénible & minutieux , & dans lequel leur

Le plan de la Société établie par les Etats de Bretagne, nous fit connoître la nécessité de porter aussi nos vues sur la fabrication des productions des terres & sur leur échange le plus avantageux. La différence de la constitution politique, du climat & des intérêts particuliers de cette province maritime de la France, avec notre position & nos intérêts, ne pouvoit pas nous empêcher d'adopter au moins les principes universels des moyens d'augmenter la force & la richesse d'une nation quelconque, par la perfection de ses arts, & par une exportation lucrative. Nous crûmes devoir imiter les patriotes François dans ces deux points; en cherchant à établir dans les divers quartiers du Canton des Sociétés correspondantes, & en donnant une partie de nos soins pour les progrès de l'agriculture à d'autres objets intimement liés avec ce premier art par une dépendance réciproque.

Dès lors, par un imprimé répandu dans le public au commencement de 1761. tous
les

courage n'est soutenu ni par l'intérêt, ni par la gloire. Nous comprenons dans les mêmes éloges & dans la même reconnoissance, M. KOENIG, le Bourfier de la Société.

nisse l'occasion d'entreprendre des améliorations , ou de guider les essais des payfans. Enfin tous les Citoyens en place , toutes les personnes de condition furent conjurées par leur amour pour la Patrie , de ne jamais perdre de vue les grands effets que des exemples supérieurs , des conseils appuyés de l'autorité , des petits secours & des encouragemens occasionnels ne manquent jamais de produire chez cette classe d'hommes destinée au travail de la terre , mais trop assujettie aux préjugés , & par une suite nécessaire de sa position , beaucoup moins propre à réfléchir qu'à se laisser guider par des avis ou des exemples.

Encore ici le succès répondit à nos desirs. Des *Sociétés correspondantes* se formèrent en divers lieux de notre pays (*), & nous avons déjà vû des fruits de leurs recherches , & des preuves de leur activité. Mais ce qui nous donne la plus vive satisfaction , c'est de voir une noble émulation reveiller , par tout chez nos Confédérés & nos voisins , le goût de l'agriculture , & relativement à cet objet , l'attention sur les grands intérêts de notre commune Patrie.

La

(*) On en donnera les Listes à la suite de cette préface,

La *Société Physique*, établie depuis 1747 à *Zuric*, tourne depuis peu ses vues plus particulièrement sur l'application de cette science à la culture de la terre, & à en juger par le premier volume de ses Mémoires, elle paroît embrasser (†) tout ce qui concourt à la félicité d'une nation.

A *Soleure*, & depuis à *Fribourg*, nous avons vû naître des Sociétés œconomiques, qui ont prévenu nos vœux par l'offre flatteur d'une correspondance régulière, dont nous nous promettons les plus grands avantages. On doit au zèle de Mr. le Sénateur R E M Y, la fondation de la Société de *Fribourg*; & S. E. M. DE ROLL Avoyer de *Soleure*, a non seulement pris sous sa protection particulière la Société œconomique de ses Concitoyens, mais lui a procuré les assurances positives de la bienveillance du Conseil Souverain.

Dans cette énumération des Sociétés œconomiques que la Suisse voit naître, nous n'omettrons pas une Institution nouvellement formée à *Basle*, sous les auspices directs du Magistrat suprême, & par les soins particuliers de M. le Grand Tribun D E B A R Y :

† † † 3

En-

(†) Le 23. Juin 1761.

Ensuite d'un ordre émané du grand Conseil le 21. Septemb. 1761. la Chambre œconomique suprême, & la commission particulière pour les affaires intérieures du pays (*Rechenkammer & Lands commission*) formèrent un Comitté pour s'occuper des moyens de perfectionner l'agriculture. Deux membres du Grand Conseil y furent ajoints, & chargés de faire dans la belle saison de cette année, un voyage dans le Canton, pour prendre connoissance de l'état actuel de la culture, & pour exhorter les R. R. Pasteurs de la campagne, à s'appliquer à l'histoire naturelle & à l'agriculture, afin de se mettre en état de prêter des lumières au Souverain. On a fait distribuer aux payfans des exemplaires de quelques brochures propres à éclairer leur industrie. Dans le même tems les deux Tribunaux, dont le Comitté avoit été tiré, ont proposé à L. L. E. E. du petit Conseil d'établir une Société œconomique proprement dite. Nous attendons avec une grande impatience le moment de voir ce nouvel établissement fleurir sous la protection du Souverain, à la grace prévenante duquel il devra son être.

Heureuse la Suisse ! si le goût pour l'agri-

griculture, plus digne, sans doute, de nous attacher, que le penchant pour les services militaires étrangers & la cupidité des fortunes du dehors, reprenoit ses droits dans nos cœurs, & servoit de motif pour ranimer notre amour pour la Patrie, & raffermir notre union, ce double appui de la liberté Helvétique ! Dans le tems que, plus heureux que tant d'autres peuples, nous jouissons d'une liberté constante & d'une paix durable, nous ne pouvons négliger les arts pacifiques de l'économie rurale, sans mériter les plus justes reproches.

On nous pardonnera de nous être livrés au plaisir de faire connoître au public des établissemens, qui nous semblent annoncer une époque intéressante pour la Patrie. L'émulation entre ces diverses Sociétés, toutes occupées des moyens de procurer à la nation l'abondance & la félicité, en étendant ses propres ressources, ne peut manquer de faire naître des vues très utiles. Nos recueils mériteront mieux l'accueil du public, depuis que les Sociétés correspondantes y portent leurs contributions. Dans les premiers commencemens nous cherchions à suppléer à notre fond par l'adoption des

pièces étrangères , qui nous paroissent excellentes & servir à notre but. Pleins de confiance dans les secours de nos correspondans , nous n'en venons à un emprunt que nous ne nous permettions que par l'empressement de servir nos compatriotes (*). La marque d'approbation que LL. EE. nos Souverains, viennent de nous donner, en nous accordant la grace d'un privilège, & leur recommandation auprès des Hauts Confédérés de la Suisse pour la même faveur, doit nous faire redoubler notre zèle pour mériter leur protection & leur bienveillance paternelle. Les divers Etats de l'union Helvétique ont consenti assez unanimement à notre demande : quelques-uns mêmes y ont applaudi dans les termes les plus encourageans & dignes de la plus respectueuse reconnoissance (†).

Nous

(*) Les éditeurs de ce recueil se proposent de publier à part, & sous l'approbation de la Société économique, un recueil des morceaux les plus intéressans sur l'agriculture, qui paroîtront chez l'étranger; en y ajoutant quelque fois des annonces & des extraits des livres les plus intéressans, relativement à cet objet.

(†) Voici comment s'expriment Messieurs les Syndics & Conseil de Genève, dans leur réponse à la lettre de
de

Nous invitons tous les vrais Patriotes à partager ces sentimens avec nous , & nous les prions d'aider de leurs secours nos efforts pour perfectionner nos essais. Les mêmes motifs , qui nous inspirent une nouvelle ardeur , doivent redoubler le courage & l'activité de nos correspondans. On doit s'attendre à voir augmenter de même l'empressement & des Savans & des agriculteurs , pour répondre à nos questions ,

de recommandation de LL. EE. de Berne , en faveur de notre Société , sous datte du 29. Decembre 1761.

„ Le succès de l'agriculture est bien digne de
 „ l'attention bienfaisante que VV. EE. lui accor-
 „ dent , nous y concourrons aussi en tout ce qui
 „ pourra dépendre de nous.

Mrs. les quatre Ministraux , le Conseil & Communautés de Neuchâtel , disent dans leur réponse du 7. Janvier 1762. “ Le but des travaux de la Société
 „ œconomique fait son éloge , comme la protection
 „ dont V V. E E. l'honorent , annonce un gouver-
 „ nement constamment occupé du bien des peuples.
 „ Nous envisageons un établissement de cette na-
 „ ture comme pouvant devenir avantageux pour
 „ tous les pays , qui sous un même climat composent
 „ le L. Corps Helvétique. Il n'en est aucun qui ne
 „ doive y concourir , & nous verrions avec un
 „ singulier plaisir , qu'il se trouva parmi nous des
 „ Citoyens , qui pussent y prendre part , en réa-
 „ lisant , pour ce qui nous concerne , l'excellent pro-
 „ jet de plusieurs Sociétés œconomiques , qui cor-
 „ respondroient avec celle , qui fleurit sous les aus-
 „ pices de VV. EE. &c. &c.

† † † §

tions, & pour multiplier les expériences. Afin d'ôter à ces derniers toute excuse fondée sur le défaut d'habitude dans l'art d'écrire, nous déclarons avec les Auteurs de la préface du corps d'Observation de la Société de Bretagne : Que le *Mémoire le plus mal écrit, sera certainement le plus estimé, s'il contient le plus de bonnes choses.*



S U I T E

S U I T E
D E L A P R E F A C E,

Contenant :

*Les réglemens de la Société Oeconomique
de Berne.*

*Les extraits de quelques délibérations de cette
Société.*

*L'annonce des prix & primes pour 1762.
& 1763.*

La liste des membres de la Société de Berne.

*Le projet de réglemens pour l'établissement
des Sociétés correspondantes.*

*Les listes de quelques Sociétés correspon-
dantes.*

*L'indication des privilèges des LL. Cantons
& Alliés de la Conf. Helvétique.*

REGLE.

THE HISTORY OF THE

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..